

A photograph of a traditional French house with a gabled roof, a balcony, and flower boxes. The house is light-colored with green shutters and flower boxes. The text is overlaid on the image.

GRAND-AIGUEBLANCHE

Son patrimoine

Son histoire

Ses souvenirs

Ses villages

Avant-Propos

Ce document a pour but de vous retracer l'histoire de Grand Aigueblanche au travers de son patrimoine, son origine, ses souvenirs pour chacun des villages d'Aigueblanche, Le Bois et Saint-Oyen qui forment, depuis le 1^{er} janvier 2019, une seule commune appelée « Grand-Aigueblanche ».

Son slogan : Grand-Aigueblanche, la nature en grand !

Son gentilé : Les Grand-Aigueblancherains
Les Grand-Aigueblancheraines

Jacqueline Arnault

Sommaire

- 3 - Aigueblanche
- 21 - Bellecombe
- 27 - Les Emptes
- 28 - Grand-Cœur
- 31 - Les Granges - Villarbérenger - Villoudry
- 32 - Villargerel
- 36 - Navette
- 37 - Le Bois et ses hameaux
- 44 - Barrage et retenue de la Coche
- 46 - Saint-Oyen

AIGUEBLANCHE



Toponyme d'Aigueblanche : Aqua Alba ou Aqua bianca sont les formes anciennes du nom, avec aussi Eau Claire et Eau Blanche. Ce nom a été donné en raison de l'eau qui descendait du rocher de la Biettaz qui avait une couleur blanche.

Ce ruisseau reçoit le renfort d'une résurgence, sans doute le trop plein d'une nappe phréatique, au printemps ou au début de l'été, d'où son nom d'eau de la St-Jean.

Actuellement vous pouvez voir une partie du ruisseau qui a été remis en surface lors de l'aménagement des abords de la mairie. Cette eau était de température constante. Elle était très calcaire et c'est ce qui fait que l'on retrouve tout le long de son parcours des vestiges en tuf de cet ancien canal.



Mur en tuf

. Aigueblanche est situé à 461m d'altitude. C'est un territoire, de 272 ha, exclusivement sur la rive droite de l'Isère, en forme de triangle dont la pointe est le Rocher des Eculées (1524m) puis « Roche Plate » 1320m. Le Quermoz culmine à 2280m.

. Le gentilé des habitants est : Aigueblancherains – Aigueblancheraines.

. Les armoiries d'Aigueblanche « de gueules à l'aigle d'argent » -

. Devise : Unguibus et rostro « du bec et des ongles », dans le sens de se défendre bec et ongle. *Unguibus* étant les griffes et *Rostro* le bec.

Ses cours d'eau : L'Isère – Le Merderel -



armoiries

Son patrimoine :

Le château



Château d' Aigueblanche

Au 10^{ème} siècle, Richard Curt, ancêtre de la famille des Briançon, possédait un mas à Aigueblanche sur la rive droite de l'Isère, où le village s'est peu à peu développé, communiquant avec la voie romaine par un pont de bois qui franchissait l'Isère, au Bourjaillet.

Mais, le contrôle de l'accès à Moûtiers par le nord oblige Aigueblanche à se fortifier.

Le bourg était entouré de remparts avec trois portes, dont il reste des éléments, en particulier une porte à arc brisé.

Dans cette enceinte était le château, demeure de la famille Briançon-Aigueblanche. Les Seigneurs d'Aigueblanche étaient Vicomtes de Tarentaise et Seigneurs de Briançon.

Cette famille Briançon-Aigueblanche, vassale du comte de Savoie eut de nombreux démêlés avec l'archevêque-comte de Tarentaise.

Au 13^{ème} siècle, c'était une maison forte analogue aux châteaux de Feissons sur Isère et de Sainte Hélène sur Isère, ces trois châteaux appartenant alors au Chancelier Pierre d'Aigueblanche.

Cette maison forte fut reconstruite au 15^{ème} siècle avec des fenêtres à meneaux avec, dessus, une accolade très caractéristique de cette époque.

Pierre d'Aigueblanche, son histoire :

Pierre d'Aigueblanche, noble savoyard partit en Angleterre en 1236 avec son père Gérard d'Aigueblanche. Il entra au service du roi Henri III d'Angleterre et devint évêque en 1240.

Il sert donc le roi Henri pendant plusieurs années en tant que diplomate. Pierre d'Aigueblanche est aussi impliqué dans les tentatives du Roi Henri d'acquiescer le royaume de Sicile. Il avait pour mission d'amasser des fonds. Il fut condamné par le clergé et les barons anglais. Il fut attaqué dans son diocèse d'Hèreford et fait prisonnier en 1264. Il fut ensuite réhabilité et fonda en 1268 la Collégiale Ste Catherine à Randens où il fut inhumé en 1269.

(Il ne fut pas inhumé dans le mausolée qu'il s'était fait construire dans la cathédrale d'Hèreford.)

C'est sur les bases de cette collégiale Ste Catherine que l'église de Randens a été construite. Elle en conserve certains éléments gothiques comme l'entrée de la sacristie, le pilier proche de la porte ou encore l'arrière de l'église.

La dernière descendante des Briançon-Aigueblanche, Léonette, épousa Hugues de Montmayeur et ainsi le fief et le château d'Aigueblanche restèrent entre les mains de cette famille jusqu'au 17^{ème} siècle.

En 1639, la seigneurie et le château d'Aigueblanche furent donnés au seigneur Jean Carron de Saint-Thomas, premier secrétaire d'état à TURIN. En 1680, son petit-fils Joseph Victor fit ériger en marquisat les terres de Saint-Thomas de Cœur, d'Aigueblanche et de Briançon.

Monsieur ANCENAY sera propriétaire du manoir de 1884 à 1901 (la famille ANCENAY exploitait les ardoisières de la Lauzière, puis par succession, ce fut la famille BERNARD.)

Cette maison forte d'Aigueblanche, la commune l'a reçue en don par le dernier propriétaire, M. PEINDARIE. Elle renferme de nombreuses salles avec des plafonds très intéressants.

Eglise St-Jean Baptiste



Eglise Saint Jean Baptiste

La paroisse d'Aigueblanche existait, comme telle, au moins à la fin du 12^{ème} siècle. L'église est dédiée à Saint-Jean-Baptiste.

C'est une église néogothique simple et l'une des rares églises de Tarentaise qui n'ait été transformée aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. L'église est en forme de croix latine. La clef de voûte de la croisée d'ogive de la chapelle de gauche porte l'aigle du blason des Briançon-Aigueblanche, puis des Montmayeur. Là se trouvait leur tombeau. Cette chapelle de gauche, fut sans doute l'ancienne chapelle du château et abritait le banc seigneurial.

Elle fut consacrée le 15 juin 1729 par l'Archevêque Milliet d'Arvrier.

Cette église abrite également La statue Ste Philomène (objet classé) et un crucifix du 18^{ème} siècle.

On découvre également un autel avec un bas relief sculpté du 18^{ème} siècle.



Eglise St-Jean Baptiste - bas-relief

Sur le mur de l'église, un cadran solaire avec une inscription en latin

«Hodie Mihi, Cras Tibi » soit « aujourd'hui à moi, demain à toi ».

Moulin à huile de noix du 18^{ème} siècle – 153, rue des Vieux Remparts

L'une des premières mentions du moulin est un acte d'albergement (contrat féodal) du marquis de Saint Thomas datant du 10 décembre 1680.

Le moulin est visible sur la mappe sarde de 1729 au nom de Balthazar Fusier



En 1769, le marquis de Saint Thomas alberge le moulin et un autre site à Balthazar Audoyer (fils de Michel) et à Denis Bochet (fils de Denis) pour la somme de 27 livres et 3 sols du Piémont à payer annuellement à chaque fête de la Saint André.

En 1866, le propriétaire du site, Daniel Tournier (ou Tornier), ajoute une roue hydraulique dans un abri couvert pour faire mouvoir un petit moulin à grain. Cette nouvelle construction édifée sur un passage public donne lieu à des contestations de la part des habitants du village.

Le site est visible sur le premier cadastre français de 1883 au nom de Daniel Tournier

A cette date il comporte toujours une scierie, un moulin à huile et un moulin à farine

A partir de 1886, le site appartient à François Émile Tournier. En 1888, il s'oppose au projet de la Société de la fruitière qui souhaite installer une roue sur le ruisseau de l'Eau Blanche pour les besoins de sa production. Plusieurs annonces publiées dans les journaux de décembre 1890 indiquent que le moulin est à vendre ou à louer.

La matrice cadastrale précise qu'en 1914, une petite centrale hydroélectrique est installée dans le bâtiment, à la place du moulin à farine. Elle appartient à François Émile Tournier et à Louis Raffmann, demeurant à Albertville.

Le recensement des moulins de 1917 précise "transformé en centrale électrique servant à l'éclairage"

La centrale cesse de fonctionner en 1925.

En 1931, Louis Tournier succède à son père François Émile pour exploiter la scierie et le moulin à huile. Le site fonctionne jusqu'en 1956. Dans les années 2000, le bâtiment est acheté par la commune.

Le moulin est l'un des derniers témoins de nombreux mécanismes qui jalonnaient le parcours de l'Eau Blanche.

Aigueblanche était doté de plusieurs moulins, à grains et à huile et, d'ailleurs, un quartier d'Aigueblanche se nomme « les Moulins » et est situé juste en-dessous de la Biettaz, départ de la source de la rivière aux eaux blanches.

Le moulin, situé 153, rue des Vieux remparts est un moulin à huile. Il est situé juste en amont de l'église ; il a donc été acheté par la municipalité et restauré entièrement par l'Association Patrimoine et Culture d'Aigueblanche. Rémi Boutin est

le principal artisan de cette rénovation.

Il gardait un souvenir d'enfance : la résonance du pilon toutes les 3 secondes au moment de la pressée des cerneaux de noix.

Les membres de cette association ont œuvré pendant près de 10 années pour remettre en état ce précieux trésor. Quelle fierté pour tous devant le travail accompli et savoir qu'enfin ils allaient pouvoir faire visiter et faire revivre cet ancien moulin.

Il est la pièce maîtresse d'un conservatoire des métiers liés à l'eau qui a marqué l'histoire d'Aigueblanche.

Afin de connaître au mieux le fonctionnement de ce moulin, consulter le site : www.aigueblanche-patrimoine.com.

La maison Bernard



Avant



Après

A l'origine « la maison Bernard » qui est devenue actuellement « la maison de la santé » était la propriété de la famille ANCENAY, propriétaire des ardoisières de la Madeleine située sur la commune de Doucy en 1791.

M. Jean-François Ancenay possédait à Aigueblanche un très grand terrain partant de l'actuel Chemin de Quinson jusqu'à la mairie actuelle. Sur ce terrain il fit construire une grande maison d'habitation, une ferme, des ateliers et entrepôts pour les ardoises en provenance de la Lauzière et une écurie pour les mulets qui servaient au transport de ces ardoises.

L'héritage de cette famille, au fur et à mesure du temps, revint à la famille Bernard, et c'est au décès de Henri Bernard, architecte mondialement connu, que la commune a racheté les biens à ses héritiers et devint ainsi propriétaire de cette maison « Bernard ».

Une pièce de la Maison Bernard est inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques par arrêté préfectoral du 8 février 2008 pour ses peintures en trompe l'oeil et ses tentures murales.



La maison Bernard : peintures en trompe l'oeil

. La Mairie

Elle se situe sur un lieudit appelé autrefois « la cressonnière ». Sans doute, qu'à l'époque, on cultivait un cresson de fontaine dans cette eau courante.



Mairie de Grand-Aigueblanche

Au début des années 1900, un gros propriétaire de boucherie à Paris, Monsieur Ruffier-Meray, originaire de Champagne, acheta donc un terrain au lieu dit la Cressonnière pour sa fille unique qui venait d'épouser Monsieur Francescoli (un important entrepreneur de travaux publics qui réalisa le chantier de régulation du Morel (tunnel et rapiers)).

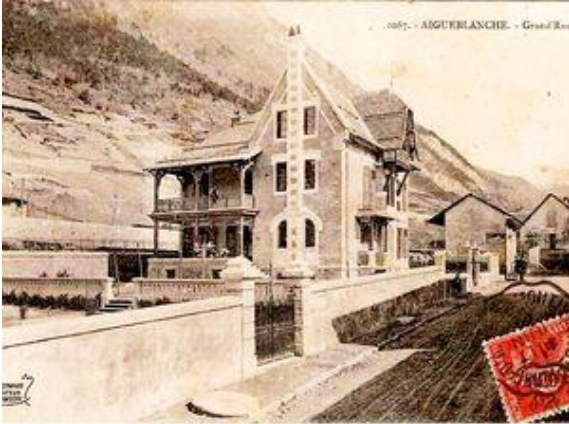
Il y fit construire une maison, l'actuelle mairie, qui sera achevée 1904.

Madame Francescoli, après avoir marié ses filles, se retira à Chambéry. La maison sera alors louée à des cadres de l'usine de Notre Dame de Briançon.

À son décès, elle a été vendue à EDF, qui y installa le directeur de l'entreprise Borie, qui réalisa le chantier de la conduite Isère-Arc.

En 1956 Monsieur Raffort , alors maire d'Aigueblanche, racheta le bâtiment et le terrain attenant pour en faire la mairie et la salle des fêtes.

La tête sculptée sur la porte d'entrée ne représente pas une Marianne Républicaine mais Madame Francescoli.



Ancien bâtiment devenu la mairie



Visage de Mme Francescoli

Le Vieux quartier aux rues pittoresques

En parcourant les ruelles du vieil Aigueblanche on découvre les vestiges de l'ancien canal et les grands murs de tuf façonnés par les eaux calcaires et notamment une arche percée dans le tuf au détour des rues Richard Curt et des Vieux Remparts. On découvre également de vieilles portes de maison en bois sculpté, et la porte en ogive à arc brisé (rénovée en 1998), vestige des remparts, près de la rue de la porte.



Arche percée dans le tuf

Porte en ogive (d'origine)



(après rénovation)



(photo fournie par Mme Bridelance)

La grande rue

Jusqu'au 18^{ème} siècle la rue principale d'Aigueblanche était la rue Richard Curt.

Le roi Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne, confia à un ingénieur piémontais CASTELLI, l'étude d'une route carrossable sur la rive droite de l'Isère afin d'éviter les crues fréquentes du Morel qui se produisaient sur la rive gauche (tracé de la voie romaine).

Cette route fut commencée en 1754. Il fallut entailler la roche du Siboulet pour arriver jusqu'au fg de la Madeleine à Moûtiers et ce en 1760.

A ce moment-là, la grande rue à Aigueblanche devint très attractive avec l'arrivée des diligences, malles-postes et charrois de marchandises. Beaucoup de maisons furent construites, des relais de poste avec granges, écuries dont le « Relais du Soleil » qui devint ensuite « l'Hôtel Perret » en 1837. Tout au long de cette rue des commerces s'établirent : mercerie, droguerie, coiffeurs, marchands de tissus, assureurs, médecins, services paramédicaux, école et mairie, fontaine et arbre de l'annexion.

Aujourd'hui, l'hôtel Perret » a été transformé en 25 appartements.



Ancien hôtel Perret

Puis sous Napoléon III, lorsque la Savoie devint française, la route devint : « la route impériale 90 ». Une plaque bleue sur la maison 207, grande rue en garde le souvenir



Plaque route impériale

L'arbre de la liberté

Un peuplier planté le 11 mars 1840, symbole de la liberté retrouvée après la révolution française, fut coupé en juillet 1959 car, devenu dangereux pour la sécurité, la municipalité décida alors de l'abattre.

Remisé dans un grenier jusqu'en 2008, le tronc a alors été taillé. Un sculpteur sur bois d'Aigueblanche, doté d'une grande sensibilité artistique, a réalisé « le patriote savoisien » (photo)



Le peuplier - Arbre de la Liberté



Patriote savoisien

La gare



La gare d'Aigueblanche

Inaugurée le 1er juin 1893, la gare d'Aigueblanche a fait l'objet de vigoureuses négociations pour le choix de son emplacement.

L'implantation retenue, par une commission nommée par le Préfet, est en effet contestée par un certain nombre d'habitants qui auraient préféré la voir au plan du Truy (entrée nord ouest d'Aigueblanche)

Ils invoquaient que, positionnée ainsi, elle pourrait desservir la commune de Grand-Coeur, Petit cœur et Naves. Ils pensaient aussi que la proximité entre la gare de Moutiers et l'emplacement choisi par PLM (Cie des chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée) ne générerait aucun voyageur.

La commission, elle aussi, avance ses arguments et rejette la demande.

L'implantation choisie possède déjà une route d'accès (la route nationale) et le terrain est solide.

Pour réaliser la gare au plan du Truy, comme la ligne passe à flanc de coteau à une hauteur de 13 mètres, il faudrait nécessairement niveler le sol sur toute la surface de la gare et faire un mouvement de terrain énorme.

De plus pour faire l'accès depuis la route nationale, il faudrait exproprier des maisons et des terrains agricoles de grandes valeurs, rendant le projet beaucoup plus coûteux.

Le pont suspendu au lieudit « les échelles d'Hannibal »



Pont suspendu aux échelles d'Hannibal

En septembre 1902 un comité s'est formé à Aigueblanche pour recueillir les sommes nécessaires pour la construction d'un pont suspendu au lieu dit "les échelles Hannibal" - (emplacement actuel du barrage EDF)

Loin du pont suspendu de départ (sans doute faute de moyens) une simple passerelle sera créée.

Cette passerelle reliera le chemin de Lachat à l'ancienne voie romaine située sur la rive gauche de l'Isère, exactement où il existait autrefois une maçonnerie pour la conduite des eaux thermales entre Salins et Conflans pour l'exploitation du sel.

Pourquoi « Les échelles d'Hannibal »

En 1858, M. Jorioz, notaire, habitant Aigueblanche, met à jour dans sa propriété, dans un dépôt tufeux, une défense d'éléphant de 80 cm de long.

En mai 1931, des ouvriers occupés à creuser les fondations du centre de vacances (probablement celui des moulins) ont mis à jour des tombeaux, qui remonteraient à l'époque d'Hannibal (en 217 av JC). Quatre pierres tombales recouvraient en un seul endroit plusieurs squelettes qui seraient ceux d'officiers d'Hannibal. Ils étaient alignés et tous tournés vers le soleil.

Des traces de passages avaient antérieurement été découvertes dans les rochers, au niveau du barrage EDF, qui sera d'ailleurs baptisé : le barrage des échelles d'Hannibal.

Il est bon de rappeler qu'il existe à peu près autant d'itinéraires, pour le cheminement des troupes d'Hannibal à travers les alpes, que de cols frontaliers vers l'Italie.

Le barrage des Echelles d'Hannibal :



Barrage des Echelles d'Hannibal

Aux échelles d'Hannibal un barrage a été édifié. La construction de ce barrage hydroélectrique a été prévue pour capter les eaux de l'Isère et de l'Arc et réalisée au début des années 1950. Un tunnel transalpin passe sous le Mont Bellachat pour rejoindre l'Arc, à la hauteur de Randens en Maurienne.

Le Jardin de Tarentaise :



En arrivant de Notre Dame de Briançon, la vallée s'élargit en un beau bassin de forme ovale et, à cause de sa fertilité, il est désigné le « jardin de Tarentaise ».

Autrefois, sur les versants de Villoudry, Villargerel, Le Bois, Saint-Oyen , on voyait beaucoup de vergers, de pâturages verdoyants et des vignes avec le gouche noir comme cépage le plus répandu. On y cultivait aussi le blé de printemps.

En 1792, pratiquement tout le vignoble appartenait à l'archevêque de Moûtiers. Le raisin était travaillé au Plan du Truy, signifiant « plan des pressoirs » pour être ensuite réparti dans les différents domaines de l'Église.

Au plan du Truy ont d'ailleurs été découvertes 2 patères bachiques en argent massif dans lesquelles les aigueblancherains ont fait, jadis, des libations à Bacchus, le Dieu du vin, et qu'ils doivent aller admirer aujourd'hui au célèbre musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye.

Au moment du Concordat (1801), l'archevêché fut déplacé à Chambéry et les Savoyards récupérèrent leurs terres : chaque famille avait sa cabane pour ranger ses outils.

Le vignoble savoyard en 1807 couvrait 7893 hectares.

Les principaux cépages sont à cette époque, la douce noir de le Bois, le guy noir, martincot, le gouche, le régentât et hyvernais de Tarentaise pour les rouges et la jacquère, le guy blanc, le gouais, le bellochin, le blanc verdun pour les blancs.

On retrouve dans plusieurs comptes rendus de la société royale Académique de Savoie, à Chambéry, l'utilisation de l'excellent vin d'Aigueblanche, pour agrémenter leurs banquets, notamment en 1845.

En 1876, le phylloxera arriva en Savoie et détruisit en grande partie le vignoble. Il fallut alors replanter, un par un, tous les ceps avec des plans hybrides américains et les greffer. Mais ce travail était long et minutieux et il fallait le réaliser à l'époque de la fenaison ou des récoltes. Beaucoup utilisèrent alors des plants directs plus rustiques et supportant mieux le climat.

En décembre 1902, le Conseil Municipal vota les fonds pour la création du chemin du Moulin et d'une route reliant Grand-Cœur à Aigueblanche (chemin des vignes actuel) pour faciliter le travail.

En 1937, une grande partie des vignobles des Esserieux fut détruite lors de l'éboulement de Roche Plate. Aujourd'hui, la majorité du vignoble est abandonnée.

Les Gorges de Ponserand



Les gorges de Ponserand

A l'extrémité de ce jardin de Tarentaise, au sortir d'Aigueblanche, la vallée se réduit à l'endroit de ces gorges. Tout au fond coule l'Isère. Les gorges passées nous débouchons sur un autre bassin : le quartier des Salines et la ville de Moutiers.

Jumelage

Au début des années 1990, l'idée de jumelage a été envisagée par la ville d'Aigueblanche avec la commune de Villeneuve qui se situe en vallée d'Aoste, à une altitude de 640 mètres.

À la suite de cela, une préparation a lieu en juin 1992, lors de laquelle se sont déroulées des rencontres amicales et musicales, un match de football, des échanges de cadeaux.

Le 20 juin 1993, le syndic de Villeneuve et le maire d'Aigueblanche (Maurice Blanc), signent la convention de jumelage qui unit les deux communes.

Ce jumelage a permis à différents publics (étudiants, personnes âgées, chefs d'entreprise, professionnels...) de se rencontrer, d'échanger, de découvrir une culture ainsi que pratiquer une autre langue.

Des échanges ont été faits notamment dans le milieu scolaire, mais aussi associatifs : chorales, pompiers, sportifs, aînés.

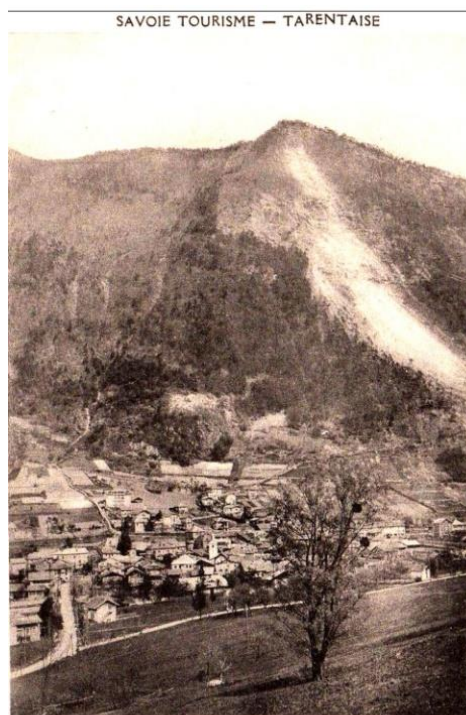
Monument aux Morts

situé Place de la Liberté, il rend hommage aux enfants d'Aigueblanche, morts pour la France.

Plaques commémoratives :

- . Plaque commémorative apposée Place de la Liberté à la mémoire de Auguste TORNIER, résistant, abattu le 11 novembre 1942 par la police de Vichy.
- . Plaque commémorative apposée au lieudit « Les Moulins » à la mémoire de Henri MAIRE abattu par les Allemands le 3 avril 1944.

Les éboulements de Roche Plate



2000. AIGUEBLANCHE (alt. 461 m.)
Vue générale et l'avalanche partie de Rocheplate (alt. 1300 m.)

Bien que des éboulis se produisirent régulièrement depuis 1925, ils ne touchèrent que le chemin départemental 92 (Moutiers Villargerel) et la route nationale 90.

Le 6 avril 1937, aux alentours de 19 h, une centaine de blocs de rochers se décrochent de la montagne, détruisant 5 journaux de vignes (le journal représente l'étendue qu'une personne pouvait travailler avec ses bras dans une journée. On utilisait cette expression pour les vignes et les prés) et 2 maisons d'habitation, et coupant la ligne télégraphique, le CD 92, la route nationale et la voie ferrée.

Bien que les dégâts matériels soient très importants, miraculeusement, il n'y a pas eu de victime. Seul un blessé léger est à déplorer.

Un bloc s'est arrêté contre le mur de la maison de M. Bouvier-Garzon, qui avec son fils, en entendant le bruit de l'éboulement s'enfuient. Il sera blessé à la tête par un éclat de roche.

Autres miraculés :

M. Viguier-Carrin restaurateur à Aigueblanche se rend chez M. Jean Contamine (fils de François négociant en fromage) qui le reçoit pour lui acheter des tomes. Après avoir bu un verre, il en refuse un deuxième et tous deux descendent voir la marchandise. Ils sont juste arrivés dans la cave lorsqu'un rocher de 4 à 5 m³ éventre le mur de la maison, traverse la cuisine et la salle à manger et ressort par la véranda, où se trouvaient quelques instants auparavant les deux hommes. Le bloc a fini sa course à quelques mètres de là, juste en face de la gare.

Après de nombreuses délibérations du conseil municipal, déplacement du préfet, conseil général, il est décidé de procéder à des travaux de purge et de dynamitage.

Des trous de 3 mètres sont forés dans les blocs instables, puis remplis de dynamite, pour les pulvériser.

Les travaux, réalisés par le service de restauration des terrains en montagne, commenceront pendant l'automne 1937 et se poursuivront jusqu'en 1938, avec un arrêt pendant les fêtes de fin d'année, à la demande de la compagnie PLM, pour pouvoir faire passer les trains.

Le dynamitage final a eu lieu le 23 mars 1938 et malgré les précautions prises, les rochers touchent une maison d'habitation et le chemin départemental 92.

On pose alors 8 témoins métalliques pour surveiller les mouvements du rocher.

En 1957 un déplacement de 2 cm a été constaté et un nouveau dynamitage est projeté puis abandonné en 1958. En 1963 des valeurs d'écartement identiques sont constatées.

Quarante ans après celui de 1937 :

Le 1er mai 1977, vers 21 h environ, de gros blocs se détachent de la falaise et s'arrêtent à 50 m de la gare SNCF et détruisent deux maisons (dont celle qui a été touchée en 1937).

Un nuage de poussière bleu est visible à la base de la falaise sur son côté gauche. L'alerte et la sirène sont déclenchées.

Quelques minutes plus tard les chutes de blocs s'intensifient et balaient tout le cône d'éboulis et la partie gauche de la falaise s'effondre.

Les plus gros blocs arrivent en fin d'éboulement et proviendraient du sommet de la falaise.

Les destructions occasionnées sont très importantes :

Une personne décédée et 3 blessés dans une voiture qui circulait sur la route nationale et deux autres voitures détruites.

Deux maisons, heureusement inhabitées ou évacuées avant, détruites en face de la gare SNCF.

La Rampe de la RN 90 à la sortie d'Aigueblanche disloquée sur 100 m coupant la seule voie de communication de Moutiers pour plusieurs semaines. Cette rampe est balayée sur 300 m par des blocs épars.

Le chemin départemental 92 est recouvert de blocs et de terre sur 400 m avec une destruction des murs de soutènement.

Heureusement à l'heure de cette catastrophe et surtout à cette période de l'année le trafic sur cette route est très faible. Nous pouvons imaginer les conséquences du même éboulement en hiver lors du passage des touristes se rendant ou revenant des stations.

Les musiciens de l'Echo de la Bieltaz (fanfare d'Aigueblanche) sont passés quelques minutes auparavant. Ils revenaient d'une de leurs prestations à La fête du 1er mai à Pomblière.

Des travaux de purges ont eu lieu. Un système de détection surveille les mouvements de la montagne.

Plus tard en 1990, lors de la réalisation de la voie express et du tunnel de Ponserand, un merlon de protection a été réalisé....de quoi rassurer les habitants d'Aigueblanche.



Grand-Aigueblanche

BELLECOMBE

Toponyme de Bellecombe : c'est dans un texte de 1139 que l'on trouve Bellecombe sous cette forme et dans d'autres sous les formes latines de Bellecumba (1140) ou Bellacomba (1184). Combe voulant dire « petite vallée », Belle a plutôt le sens d'important.

La première mention de la paroisse date de 1139 avec « Anselmus Bellecombe », puis dans la décennie suivante « Anselmius de Bellacumba ». Entre la fin des 12^{ème} et 14^{ème} siècles le nom de l'église passe de « Bellacomba » à Bellecombe, que l'on désigne aussi sous le vocable « Bellecombe-en-Tarentaise »

Son altitude : 489m.

Bellecombe possède un seul hameau, les Emptes, érigé au sommet de la commune à 709m d'altitude.

. Le gentilé des habitants est : les bellecomberains et bellecomberaines.

En 1875, un four à brique et à tuile est établi à Bellecombe par Bathazard Tatout d'où la rue des Tuileries, car Aigueblanche exploitait à cette époque la pierre et le tuf blanc.

. Cours d'eau : **Le Morel et le Merderel**



Le Morel

La commune de Bellecombe dut subir, à maintes reprises, les crues gigantesques du Morel. (voir description ci-dessous)

Ce torrent est formé par l'addition de nombreux ruisseaux situés sous l'arête qui joint la pointe du Mottet au Niélard, à une altitude de 1700m environ. Le Morel se jette dans l'Isère, 11km plus bas.

Le Morel et ses nombreux ruisseaux :

- le *ruisseau du Péchet* qui vient de la Pointe de Pelève (2 408m)
- le *ruisseau de Fontaine Froide*
- le *ruisseau de l'Envers*
- le *ruisseau du Planchamp*
- le *ruisseau de Mapassa*
- le *ruisseau du Côte Rouge*
- le *ruisseau des Lanchettes*
- le *ruisseau des Teppes*
- le *ruisseau de la Perrière*
- le *ruisseau de Champ Benoît*
- le *ruisseau des Trembles*
- le *ruisseau Lanchenal*

Son patrimoine

Bellecombe relevait des Comtes de Savoie

La maison forte médiévale de Bellecombe située au centre de Bellecombe, dont il ne reste plus que la tour, date de la 1^{ère} moitié du 13^{ème} siècle



Maison forte de Bellecombe

Le propriétaire initial était la famille de Gomoins

Elle est très représentative de la typologie des maisons fortes savoyardes qui furent édifiées entre le 13^{ème} et le 17^{ème} siècle.

Elle se présente sous forme d'une belle tour quadrangulaire, en pierre de tuf calcaire taillée, séparée en deux par un mur de refend sur lequel s'appuient les cheminées.

Elle s'éclaire par des fenêtres géminées ogivales, à arc trilobé divisé par une colonnette à base et chapiteau des 11^{ème} ou 13^{ème} siècle, et dont le linteau est orné sur l'extérieur d'un œil de bœuf en forme de losange et de 2 faux arcs en ogive.

Le fief de Bellecombe et la maison forte sont au 14^{ème} siècle la possession des Gomoins.

Iblode de Gomoins en a l'investiture en 1536, la famille de Loctier leur succède, vassale des Comtes de Savoie et seigneurs de Bellecombe. La famille des De Loctier a occupé les lieux aux 15^{ème} et 16^{ème} siècle. Le fils le plus célèbre des De Loctier est François, chambellan du duc Charles de Savoie et qui anima la résistance tarine face aux lansquenets de François 1^{er} en 1536.

Château du Mollard

Les seigneurs se partageaient entre ce château et la maison forte de Bellecombe.

Il Est situé près du Pont, sur la route de Saint-Oyen. C'est une construction du 17^{ème} siècle. Il a appartenu au 19^{ème} siècle à la famille REVEL. Pendant la 1^{ère} moitié du 20^{ème} siècle, il servait de résidence aux Missionnaires diocésains de Tarentaise.

Ce bâtiment, transformé aujourd'hui en restaurant, porte le nom de « manoir de Bellecombe »

Eglise Saint-Marcel du 17^{ème} siècle



Eglise Saint-Marcel

La paroisse existait avant 1170, sous la dépendance du Chapitre de Moûtiers.

Au début du 17^{ème} siècle, le chœur de l'église dédié à Saint-Marcel, pape et martyr (fête le 16 janvier) avait une forme romane. L'archevêque en 1653 exige sa

transformation en forme carrée et fait agrandir la nef. Ensuite, en raison des graves inondations du Morel, des réparations importantes ont été effectuées.

. **Voie romaine** : la voie romaine Milan-Vienne traversait tout le territoire de Bellecombe. Le toponyme Etraz (via strata) – voie pavée - en reste le témoignage, lieudit dénommé actuellement « l'Etrat ».

.**Tombes de type Chamblandes** (sépultures néolithiques)

Les gaulois ont occupé un hameau portant le nom de Verdun qui était au centre de l'agglomération de Bellecombe, bien avant son urbanisation, à 600m du début du resserrement de la gorge. Un cimetière néolithique (4000 ans avant Jésus-Christ) a été découvert à cet endroit. Ceci n'a rien d'étonnant car des tombes gauloises témoignent d'une présence également au village de Saint-Oyen.

Ce sont des sépultures sous dalles : Les tombeaux mesuraient une longueur intérieure de 1,80m à 1.90m, sur une largeur de 0,60m à 0.90m, une hauteur de 0,50m à 0,55m. Ils étaient tous dans la direction de l'Orient à l'Occident. La position des os indiquait que les cadavres avaient été couchés sur le dos, les bras étendus le long du corps. L'inhumation était incontestablement le mode de sépulture usité par la population de cette époque qui habitait nos vallées. Il n'y avait dans les tombeaux ni objets d'ornement, ni armes, ni ambre, ni charbon. Ils étaient sous une couche d'alluvion de 1,30m d'épaisseur, déposée par le torrent Morel.

Le Morel, fléau de la vallée avec ses nombreuses inondations

Ce torrent est formé par l'addition de nombreux petits ruisseaux, dans les ravins, sous l'arête qui rejoint la pointe du Mottet au Niélard, à une altitude de 1700 mètres environ.

Il suit sont cours pour se jeter 11 km plus bas sur la rive gauche de l'Isère en face du village de grand coeur.

Pendant de nombreuses années le Morel sera le principal fléau de la vallée, dévastant régulièrement la plaine et le village de Bellecombe.

Le torrent passe au pied du glissement de Doucy, où il arrache des matériaux, qu'il charrie ensuite jusqu'au cône de déjection dans la plaine de Bellecombe. A chaque crue, il accélère la descente des parcelles du village de Doucy.

On connaît pour le Morel, pas moins de 44 débordements ou crues.

C'est en 1620 que l'on retrouve la 1^{ère} grande inondation répertoriée qui submerge le village de Bellecombe et la tour.

En 1664, après une nouvelle inondation, les syndics de Bellecombe autorisent le vicaire général de l'Archevêché à dresser un mur sur la place du village pour protéger la tour, les jardins et les vergers.

De nouveaux débordements on lieu en 1700, 1701, 1715, 1721 et 1732

Les 14 et 15 septembre 1733, à la suite de violentes pluies, le Morel avança jusqu'au cimetière, remplissant au passage toutes les étables du chef lieu de graviers et ruinant les prés aux environs de la cure.

Le 22 décembre 1740, après une brusque fonte des neiges, le Morel atteint 5m de hauteur et envahit à nouveau le chef lieu de Bellecombe, puis de nouveau en 1751, 1763, 1764, 1777, 1778, 1799, 1805, 1808, 1812, 1824, 1825, 1826.

En 1828 les habitants de Doucy sont obligés de sortir précipitamment de l'église où l'eau entre de toute part, puis pratiquement toutes les années jusqu'en 1843.

Le 1er novembre 1859 la plaine de Bellecombe est transformée en lac. On peut noter que cette crue à également détruit en amont le pont du Villaret entre Doucy et les Avanchers

En 1873, le conseil général demande au préfet, de bien vouloir réaliser un nouveau cadastre pour la commune de Doucy, 600 parcelles ayant été détruites, en totalité ou en partie par la corrosion du Morel.

En 1897 un éboulement de 1200 m³ se produit sous Doucy qui coupe le chemin entre Doucy et les Avanchers sur 10 m.

Les inondations continuent encore en 1900, 1901, 1902, 1906, 1907 et 1908.

Pourtant, à de nombreuses reprises, des travaux ont été réalisés :

. En 1777 de nombreux chevalets en bois sont établis sur rives

. En 1778 tout est détruit. Les travaux pour fixer le lit du Morel sont évalués à 47.370 livres. La province devait y contribuer pour 2.000 livres et les paroisses de St Oyen, Bellecombe et Doucy devaient solder le reste, mais avec les guerres et la révolution ce projet tombe dans les oubliettes et l'on se contente de travaux provisoires qui sont détruits à chaque nouvelle crue.

En 1873 un syndicat est créé. En 1875, les falaises sous Doucy sont reboisées pour retenir le terrain.

En 1896, un barrage est établi sous le glissement de Doucy. Avec beaucoup de difficultés ce barrage de 36 m de long et 12m de haut est réalisé. Mais, Même s'il freine l'érosion, il ne sera pas suffisant pour dompter le Morel.

De nouveaux travaux sont demandés par la population. Un tunnel va être creusé pour dévier le cours du torrent.

En 1902, c'est Paul Mougin, inspecteur général des eaux et forêts, qui dirige les travaux. Un tunnel est réalisé pour dériver le cours du torrent au niveau du glissement de Doucy. D'une longueur de 980 mètres, courbe, il est très difficilement réalisé en raison de la mauvaise qualité de la roche traversée. On est obligé de le renforcer par une voûte maçonnée.

Des gradins sont construits tous les 18 mètres, reliés entre eux par des contre-pentes. Sa section est 25 m³. Ce tunnel aboutit au sommet d'une cascade de 80 mètres de haut.

Le creusement du tunnel ne se fera pas sans mal. Pendant les travaux, le Morel continue ses ravages.

Une carrière sera établie à le Bois pour fournir les pierres nécessaires à la maçonnerie de l'ouvrage. Le transport de ces pierres se fera dans des wagonnets.

Pour briser la force du courant, due a la forte pente, cinquante paliers de 2 mètres de haut sont réalisés, reliés, eux aussi, par des contre-pentes de 1 %.

Les pentes sous Doucy et St Oyen seront reboisées pour fixer le terrain.

En 1906, les travaux sont terminés et inaugurés en présence du Ministre de l'Agriculture. Ces travaux auront coûté : 1 619 497 francs

Depuis, aucun débordement n'est à signaler, même si, en période de fonte des neiges, le niveau est très élevé.

Une partie des eaux du Morel est maintenant captée par l'EDF pour alimenter le barrage de la Coche. Ces ouvrages sont régulièrement surveillés et des travaux d'entretien sont réalisés. En 2011, les berges ont été réaménagées.



La cascade du Morel

LES EPTES

Les Eptes : un hameau de la commune de Bellecombe situé à 700m. d'altitude, avec une vue prédominante sur la Vallée d'Aigueblanche, en limite avec la commune de Saint-Oyen et situé entre le torrent du Nant Noir et le Merderel.

. Le gentilé des habitants est : les bellecomberains et bellecomberaines.

Une petite chapelle rurale réhabilitée, blottie au cœur du hameau, garde en elle tous les secrets de son histoire.



GRAND CŒUR

Toponyme de Grand Cœur – Grand-Cœur porte le nom de Saint-Eusèbe, puis Saint-Eusèbe-de-Cœur. La première mention de la paroisse remonte vers 1170 avec *Ecclesia de Cors*. Durant les trois siècles suivants, c'est la forme *Cors* qui est utilisée. On trouvait donc Cors-Decay (Grand Cœur) par opposition à Cors-Delay (Petit-Cœur), Cors étant la forme romane de curtis ou cortis désignant un domaine rural. On trouve aussi *Ecclesia Grandis Curie* en 1485 et Saint Thomas de Cors jusqu'à l'invasion française de 1792.

C'est sous la Terreur que l'on inventa Grand Cœur et Petit-Cœur et ce toponyme révolutionnaire a été gardé.

Grand-Cœur est situé à 480 m d'altitude et son territoire s'étend sur 235 ha.

. Le gentilé des habitants est : Grancorains et Grancoraines.

Son patrimoine

Au Moyen Âge, Grand-Cœur était le siège d'une seigneurie.

En son centre se trouvait la maison forte de Saint-Thomas-de-Cœur. Elle nous est connue par une référence à la vigne, plantée près du logis, qui est citée au XIII^e siècle : « ante dictam domum » (devant ladite maison)

Cette maison forte avait un portail baroque semblable à ceux des églises de la même époque (13^{ème} siècle) et appartenait à la famille DUVERGER de BLAY. Cette famille a joué un rôle important dans l'histoire de la Tarentaise et a possédé de nombreux fiefs en basse Tarentaise et dans le Val de Bozel. La résidence de leurs descendants est à Moûtiers, Place des Victoires.

Leurs armoiries sont : 3 huchets (cors) d'azur sur un champ d'or.

Leur devise : *Venator Honoris*. « honneur de chasseur »

Cette grande bâtisse, devenue très vétuste, a été démolie après 2007.



Maison forte de Grand-Cœur

Eglise St Thomas



Eglise Saint Thomas

Cette église existait avant 1170.

Au 18^{ème} siècle, le chapitre Saint-Pierre de-Moûtiers y nommait, après concours, le curé. L'église, dédiée à l'apôtre Saint-Thomas, fut totalement reconstruite vers 1550 et consacrée le 15 juillet 1553.

Elle n'avait pas alors de voûte, mais un plafond qui fut réparé en 1653. C'est après cette date que l'édifice fut voûté et agrandi de deux chapelles.

Les maîtres-maçons Louis Billiot et Jean-Rouge reconstruisent « à neuf » le chœur ainsi que la flèche du clocher, la dépense ayant été prise en charge par le seigneur marquis de Saint-Thomas.

Dans cette église, on trouve une porte ogivale du 15^{ème} siècle et une colonne torse dans la chapelle de gauche. Le retable central est intéressant et représente le couronnement de Marie. Sur la droite on découvre le retable du Rosaire avec une vierge couronnée.

Oratoire, chemin du Barrioz.

Cet oratoire en forme de tabernacle (0.50m x 0.38 x 1.25m de hauteur) a été taillé dans un bloc de pierre surmonté d'une croix.



On découvre une niche rectangulaire protégée par une vitre et une porte munie de barreaux en fer formant des petits carrés. A l'intérieur de cette niche, une statue de porcelaine de la Vierge en supination et 2 petits vases roses contenant des fleurs artificielles.

Oratoire

Etymologie du mot barrioz ou barioz : 2 significations :

- 1) - hameau situé sur un promontoire
- 2) - ou encore : barrière

. Mot également utilisé pour désigner une « barricade » pour les maisons qui possédaient des couloirs donnant sur l'Isère. Au moment des basses eaux l'ennemi pouvait alors accéder par ces passages, c'est ce qui est expliqué notamment pour la ville de Moûtiers et ses habitations en bordure de l'Isère.



LES GRANGES - VILLARBÉRENGER VILLOUDRY

Toponyme des Granges, Villarbérenger et Villoudry

Les Granges : du latin populaire « *granica* » ou « *granum* » (grain), lieu où l'on abritait les récoltes

Villarbérenger (Bérenger)

Villoudry (*Udrium*),

45 ans avant J.C., Les premiers colons romains, souvent d'anciens légionnaires, s'installent sur plusieurs domaines agricoles. Ils laisseront leurs noms dans la toponymie des villages.

Tout en occupant les domaines agricoles et en les cultivant, ils construisirent la voie romaine « l'Alpis Graia », nom de la voie romaine conduisant de Milan à Vienne par le col du Petit-Saint-Bernard.

Cette voie, sur la rive gauche de l'Isère, que l'on suit de l'Etrat à Bellecombe au défilé de Ponserand où elle passe à 16 m au-dessus de la rivière taillée dans le roc sur 23 m, fut construite par les Romains sur ordre de Jules César ; les travaux durèrent jusqu'au milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C.

C'est cette voie qui sera utilisée pour la partie la plus haute de la traversée jusqu'en 1858 date à laquelle elle sera remplacée par la route RN 90.



VILLARGEREL

Toponyme de Villargerel : En 1170, la forme du nom était Villageraldi indiquant le nom du propriétaire : Gérard de la Villa (domaine rural). Ce n'est que plus tard que l'on écrit Villargeraldi ou Villarium Gerelli où entre alors le mot Villarium, dépendance de la Villa ou fraction de celle-ci.

A cette époque le territoire allait s'élargissant du Quermoz (2301 m) jusqu'aux limites avec Grand Cœur, Petit-Cœur et Aigueblanche soit une superficie de 1030 ha.

Villargerel est situé à 880m d'altitude et jouit d'une vue magnifique sur le massif de la Lauzière et du Cheval Noir.

Villargerel ne compte qu'un seul hameau : Navette.

. Le gentilé des habitants est : Villagerais et Villageraises.

. Cours d'eau : le ruisseau de Villargerel et le Lac de Bozon

Son patrimoine - Eglise Saint-Martin



Eglise St-Martin

La paroisse existait en 1170 puisqu'elle est attribuée au Chapitre et, jusqu'en 1792, celui-ci nommait le curé.

Dédiée à Saint-Martin (Evêque de Tours) l'église a un plan quadrilobé avec coupole centrale et c'est la seule église paroissiale qui soit ainsi, hormis les quatre sanctuaires à la Vierge qui sont Notre-Dame de la Vie à St-Martin de Belleville, Notre Dame des Vernettes à Pesey Nancroix, Notre Dame des Grâces à St-Jean de Belleville et Notre Dame de Tout Pouvoir à Bozel.

Cette église a été conçue par l'Architecte Nicolas Deschamps et réalisée par Jean Meilleur, Maître maçon, dans les années 1682- 1685. Le retable du Maître autel est l'œuvre de François Cuenot « le promoteur de l'art tarin » en 1657 ainsi que le tabernacle en 1667.

Le retable majeur fut réalisé en 1707 par Jacques Clérant, bourgeois de Moûtiers et auteur de nombreux retables en Tarentaise et de quelques chaires dont les plus connues sont celles de Conflans (1718) et Beaufort en 1722.



Le retable

Mais, pour une fois, c'est ici l'architecture qui est un témoignage typique du baroque tarin. La voûte est en forme de coupole et surmontée d'une petite lanterne ajourée.

Si l'on en croit une tradition locale, un charpentier du lieu aurait été assez habile d'avoir levé tout d'une pièce le toit des greniers de l'Archevêché de Moûtiers, et ce serait à titre de récompense qu'il aurait obtenu de Monseigneur Milliet de Challes la permission de donner cette forme distinctive (et alors inconnue dans la région) à l'église de sa paroisse natale.

La Fruitière

Autrefois dans les villages, chaque famille pratiquait l'agro-pastoralisme : culture des céréales, pommes de terre, légumes du jardin, arbres fruitiers, vigne et élevage. Outre la basse-cour, le cochon, le mulet et l'indispensable chien, ce sont les animaux donnant du lait qui occupaient la place principale : la fortune familiale se mesurait au nombre de vaches, chèvres et brebis.

En été, les vaches sont à l'alpage. Quelques alpages appartenaient à des particuliers, mais, la plupart, étaient communautaires.

La gestion communautaire était assurée par le travail des procureurs de la communauté. Ce mode de gestion introduisit très tôt des habitudes démocratiques, chacun pouvant profiter du bien commun tout en devant participer à son exploitation d'où l'institution, par exemple, de corvées qui, dans ce système, n'étaient pas des contraintes au service d'un seigneur mais la participation de tous à l'entretien du bien commun.

La fromagerie de Villargerel est un lieu de mémoire qui raconte cette vie agricole d'autrefois. Le temps semble s'y être arrêté en 1960.



La fromagerie - la fruitière

Lieux pittoresques : forêt de Villargerel et le Lac du Bozon



Lac du Bozon

NAVETTE

Petit hameau situé à 1100m d'altitude au-dessus de Villargerel. De cet endroit, on découvre une vue magnifique sur Valmorel, La lauzière et le Bellachat et tous les sommets environnants.

Les maisons ont été construites dans la pente afin de laisser libre les plateaux pour la culture.

La petite chapelle, dédiée à Sainte Marguerite rythme, au son des heures, la vie du hameau.



Chapelle Sainte Marguerite

LE BOIS

Toponyme de Le Bois : Bois est un toponyme très fréquent, soit simple, soit composé. Il vient du latin populaire Boxus, d'où boscus, bois, lieu boisé. En 1184, la paroisse est désignée : Ecclesia de Bosco. La commune est située à 600m d'altitude

. Le gentilé des habitants de Le Bois est : Velborains et Velboraines

La commune est implantée sur un territoire de 555ha qui s'étend sur le bassin du Sècheron et sur une partie du Nant noir, dont le cours sert de limite avec Bellecombe. Elle forme une sorte de quadrilatère irrégulier dont l'un des côtés est l'Isère et l'autre, opposé, sont les crêtes dominant le lac de la Coche jusqu'au Pas de Pierre Larron (1789m d'altitude), là où se rencontrent les limites de Le Bois, Les Avanchers et St-Jean de Belleville.

La commune a subi des dégâts importants au 19^{ème} siècle avec les eaux du Sècheron et du Nant Noir et aussi avec de la neige abondante.

La commune s'étage en hameaux dispersés le long de la pente en se tenant à l'écart des 2 torrents : Sainte-Hélène, Les Cours, le Betteix, le Bourjaillet, le Crey, La Bottelière, St-Nicolas.

. Les cours d'eaux : comme cités plus haut, sont le Nant Noir, le Sècheron.

Son patrimoine

La commune de Le Bois a fait partie du domaine temporel de l'archevêque de Tarentaise, au moins à la fin du 12^{ème} siècle, puis du Comte de Savoie. Nous avons connaissance de deux seigneurs du Bois : Seccal en 1225 et Jean du Bois vers 1285.

Cette seigneurie appartient jusqu'au milieu du 16^{ème} siècle à la famille noble de Jean Beaufort.

Le château de Le Bois du 15^{ème} siècle.

Ce manoir fut donc la possession de la famille noble de Beaufort.

Louise Charlotte, la fille de Pierre de Beaufort (frère de Jean) épousa Philibert de Laudes, famille d'origine lombarde. C'est ainsi que la seigneurie de Le Bois passe à cette famille et Philibert de Laudes achète aussi la seigneurie de 3 autres paroisses : celles de Doucy, des Avanchers et de Saint-Oyen. Cette seigneurie est ensuite érigée en baronnie.

Sur la mappe du cadastre de 1730, le manoir de Le Bois était composé d'une cour pentagonale entourée de murs flanqués de trois tours rondes. Ensuite 3 bâtiments étaient les communs (grange, étable et probablement le logement du gardien). Le cellier était à l'angle nord ouest de la cour.

Aujourd'hui ne subsiste que la partie habitation du seigneur avec sa tour ronde et son escalier à vis desservant les 3 étages, le corps principal du bâtiment et la tour carrée.



Le château autrefois



Le château aujourd'hui

Aujourd'hui ce château est privé.

Au-dessous du château une vaste propriété se nommait « le lot des chiens » nom qui s'est transmis comme toponyme évoquant la passion pour la chasse des Chevillards, derniers barons du Bois à la fin du 18^{ème} siècle et qui possédaient de nombreux chiens.

Eglise Saint-Nicolas du 17^{ème} siècle dédiée à St Nicolas, évêque de Myre en Lycie (Turquie) et a été érigée sur un éperon, bien à l'écart des autres villages. (fête de Saint-Nicolas, le 6 décembre).

Une tradition, non confirmée par des documents, la situait plus au centre du territoire de la paroisse, près du manoir ; détruite pas les nombreuses coulées du Sècheron, elle aurait été reconstruite à l'emplacement actuel.



Eglise de Le Bois



Le clocher et son coq

Cette église, à l'origine, était une nef unique avec une chapelle sur le côté, près du chœur et qui était dédiée à Saint Jean l'Évangéliste, elle était du patronage des nobles barons du Bois.

Des travaux considérables, équivalent presque à une reconstruction, furent exécutés en 1683 et 1684. Les maîtres maçons Louis Billiot de Moutiers et Guillaume Cochet de Hautecour ont été chargés de la reconstruction du portail « à pierre » ainsi que de la construction d'une chapelle vis-à-vis de celle du seigneur baron formant ainsi le bras droit du transept, du rétablissement des voûtes du chœur et de la chapelle du bas gauche du transept et de la mise en place d'un oratoire sur la voûte de la chapelle seigneuriale ainsi que la construction de trois autels.

Son retable fut refait en 1694. Le tabernacle avait été sculpté et doré en 1675 par Jacques Antoine Thodesque et Jean Marie Molin, maîtres doreurs du pays de Novare.

Le coq au sommet du clocher a été restauré et reposé en 2019, béni par l'Abbé N'GO de la paroisse Ste-Marie-Madeleine d' Aigueblanche.

Chaque clocher d'église est unique par son plan, son architecture et ses matériaux, mais une chose ne change pas : le coq métallique posé à son sommet.

Depuis le Moyen Âge, le coq domine les clochers des églises de l'Europe occidentale et pas seulement de la France.

Annonçant le lever du soleil, le coq chasse symboliquement les ténèbres d'où sa figuration dans plusieurs religions, dont le christianisme.

Chez les chrétiens, il est aussi le symbole de la vigilance du clergé qui veille sur son troupeau de fidèles.

La voie romaine et la borne militaire de la Pierre - Ste Hélène du bois

La voie romaine LYON MILAN longeait la rive gauche de l'Isère au bas de la commune de Le Bois.

Une borne fixait le tracé de cette voie. Cette voie continuait ensuite en rive gauche jusqu'au Pas de Briançon où elle enjambait l'Isère sur le Pont du Diable. En partant de la Pierre du Bois un chemin transversal aboutissait à une passerelle qui franchissait l'Isère au hameau du Bourjaillet à Bellecombe.

Les travaux du barrage sur l'Isère ont détruit les traces des travaux faits par les romains pour franchir le passage abrupt appelé « les échelles d'Hannibal ». Cette route servit jusqu'au 18^{ème} siècle, jusqu'au moment où l'on établit la route provinciale sur la rive droite, en 1754.

Une plaque commémorative a été apposée au lieudit Sainte-Hélène en bordure de la route des Avanchers à la mémoire de Louis EVRARD de Le Bois et André GUMERY de Bellecombe, deux patriotes abattus par les Allemands le 3 avril 1944.

3 chapelles rurales de Le Bois qui ont malheureusement disparu :

. Chapelle rurale de Sainte Marguerite au village du Crey a été fondée par Jean Jacquemond et Jean Baptiste Bermond. Elle existait avant la visite de Monseigneur l'Evêque en 1773.

. Chapelle rurale de Saint-Pierre Apôtre et de Saint François de Sales au hameau des Cours fut érigée par le chanoine Pierre Ruffier, vicaire général, dans sa propriété des Cours.

. Chapelle Sainte Hélène – elle était située en amont des Echelles d'Hannibal et les romains l'avaient dédiée à ce moment à la divinité de la route. (ce toponyme d'Hannibal n'étant pas une preuve du passage du général carthaginois). Ensuite elle fut transformée en oratoire chrétien en l'honneur de la mère de l'Empereur Constantin, Sainte Hélène. A l'époque romane, la chapelle à chevet semi-circulaire avait une orientation est-ouest. Le premier document écrit concernant cette chapelle est du 2 avril 1496. En 1773, l'exploitation d'une carrière de pierre dans la pente abrupte du Crétet provoqua des dégâts importants à la chapelle qui fut pratiquement désaffectée.

De l'église Saint-Nicolas on a une vue sur l'ensemble du bassin d'Aigueblanche et sur les sommets environnants.

Les cours d'eau de LE BOIS : Le Sècheron – Le Nant Noir –

Les vicissitudes du Sècheron

Le Sècheron est, en temps ordinaire, un petit ruisseau au faible débit.

Il prend sa source à 1611 mètres d'altitude, sous la montagne de Longe-Chat. Son cours, d'une longueur de 3200 m, est sur la commune de Le Bois.

Il rejoint l'Isère à Aigueblanche

Il a fallu des circonstances spéciales pour transformer ce petit ruisseau en torrent redoutable et redouté.

Avant le 19ème siècle, aucun glissement de terrain n'avait eu lieu. Une seule crue est à signaler. Mais il faut noter qu'à cette époque, ce versant était magnifiquement boisé.

En 1821, la commune de Le Bois, décide de vendre aux salines de Moutiers tous les arbres qui couvraient ce secteur. A cette époque l'exploitation se fait à blanc. Jusqu'en 1831, les habitants utilisent cette zone pour faire paître chèvres et moutons.

En 1840 cette zone est totalement mise à nu.

En 1856 des crevasses commencent à se former.

Le 2 novembre 1868, à la suite d'une neige abondante, le terrain se met en mouvement sur 200 m de large et 40 m de hauteur. Pendant deux jours le terrain va avancer de 6 à 8 m par jour.

Le 4 Avril 1869, à la fonte des neiges, les rocs du haut de la montagne, déstabilisés par le glissement, s'effondrent, surchargent encore la masse en mouvement et obstruent le lit du torrent. On fait appel à la troupe et aux habitants pour le nettoyer.

En novembre 1870, après les pluies d'automne, 2 maisons du Bourjaillet (celui de Le Bois et non de Bellecombe) et 20 hectares de vignes sont envahis par la boue.

En 1871, sept barrages sont construits en amont de la Bottelière.

En 1872 et 1873 on construit des digues longitudinales et on procède au curage du lit et des fossés.

En 1874 des barrages en bois, espacés de 5 à 10 mètres, sont construits. Ils seront endommagés par le torrent l'hiver suivant et il faudra 4000 francs pour les réparer.

Pourtant, La situation semble être stabilisée, mais en 1880, les 22 et 23 octobre, le torrent charrie de nouveau des blocs qui ont obstrué son lit et fait monter son niveau. On a craint la destruction du village.

Puis en novembre de cette même année, de nouveaux ravages sont à déplorer et un détachement du 30ème régiment de ligne est envoyé en renfort pour aider les villageois.

On effectue un nouveau curage et on construit 3500 m² de radier en 1881 et 1882.

Le 27 novembre 1882 le hameau du Bourjaillet de Le Bois est recouvert. Les habitants s'échappent par les toits et les galetas.

Le 16 avril 1886 un nouveau débordement se produit. On décide donc de faire des grands travaux.

Alors, en mai 1886, la commune de Le Bois vend à l'état environ 28 hectares à 30 francs l'un. L'acte est signé en 1887.

Les services de la restauration des terrains en montagne, nouvellement créés décident, après une étude générale du terrain, d'assécher par drainage, la couche superficielle du glissement.

Cette technique sera utilisée pour la première fois sur ce chantier.

Les travaux commencent. Un seuil en maçonnerie est réalisé à la base du glissement.

2.312 m de drains de premier ordre et 7.029 m de drains de second ordre sont posés. Les drains de premier ordre suivront les lignes de plus grande pente pour évacuer rapidement l'eau collectée par les drains de second ordre.

115 regards sont disposés régulièrement pour vérifier le bon fonctionnement de ces drains.

Un chemin muletier de 3 kilomètres 800 est également créé pour accéder au chantier.

Réalisés, avec les moyens de l'époque, les travaux dureront 2 ans.

En 1888, on prépare une pépinière locale.

En 1889, un premier reboisement est réalisé avec des aulnes et des saules destinés à fournir, par leur croissance rapide, un abri au sol et une stabilisation avec leurs racines.

L'effet des travaux est immédiat et des plus concluant.

Des mélèzes, des épicéas et des pins cembro sont ensuite plantés.

Ces travaux seront cités en exemples lors de l'exposition universelle de Paris dans le pavillon des eaux et forêts.

Après l'hiver très humide de 1896 à 1897 des tassements sont constatés, mais depuis cette date la végétation a colonisé tout ce versant. Les eaux du Sècheron sont redevenues claires.

Les habitants de Le Bois ont remis en culture les 40 hectares que les déjections du torrent avaient détruits.

Et aussi les vicissitudes du Nant Noir

Non loin du Sècheron, le Nant-noir le suit parallèlement jusqu'à l'Isère. Durant de nombreuses années il crée aussi des soucis aux habitants de Le Bois et de Bellecombe.

Il prend sa source sur la commune des Avanchers à 1500 mètres d'altitude. Dans sa partie haute il forme une gorge étroite où s'accumulent les eaux. Malgré l'état boisé de cette zone, des infiltrations et des glissements de terrain déchirent le massif dès 1876.

Le 27 novembre 1882 Les berges sont misent à vif et une lave s'étend sur 50 mètres de chaque coté du ruisseau. 10 ha de prairies et de cultures sont recouverts. Le chemin des Avanchers est coupé en plusieurs endroits.

Le 8 juillet 1888, à la suite d'un orage, le nant noir roula une forte lave jusqu'à l'Isère. Tous les ponts et le chemin bordant l'Isère rive gauche sont emportés et des maisons menacées.

Le 31 mars 1897, lors de la fonte des neiges, 7 ha de cultures sont couverts de déjections ainsi que 80 mètres du chemin des Avanchers.

De 1900 à 1901 des travaux sont entrepris. Des drains sont posés et les berges sont stabilisées par un reboisement

Le 22 avril 1927, 0.5 ha de terrain s'effondre provoquant une nouvelle lave.

Le 5 juillet 1937 une crue recouvre 3 ares de prés sur chaque rive et dépose une masse de 1m d'épaisseur et 80 m de longueur sur la route.

Le 24 juin 1941, le pont du Crêt est obstrué et 1 ha de prés en aval sont recouverts.

En novembre 1944, des milliers de m3 de matériaux sont charriés, menaçant le hameau du Bourjaillet de Bellecombe.

Le 3 mai 1951, une crue détruit le système de drainage qui avait été mis en place.

Du 6 au 19 janvier 1955, le hameau du crey est isolé pendant plusieurs jours.

De nouvelles laves se sont produites les 5 mai 2001, les 15 et 16 juin 2001, en octobre 2002, en mai 2004 sans débordement.

Dans la nuit du 24 au 25 mars et le 27 mars 2005 une nouvelle lave se produit créant un barrage de 3 mètres de haut sur l'Isère.

Le dernier incident recensé remonte au 6 avril 2016 ou plusieurs laves se sont produites, sans dégât.



Le glissement du Sècheron

Barrage et retenue de la Coche

La retenue de la Coche se situe à 1398 m d'altitude sur la commune de Le Bois. Le barrage a été construit en 1972.



Retenue de La Coche

Ce barrage est de type terre, et a pour usage principal, l'hydroélectricité. Il a une hauteur de 33.5m et une longueur de 150m. Son volume de retenue est de 2100 milliers de m³, sa surface de retenue est de 8.5 ha et la surface du bassin est de 0.7 km².

900 m en contrebas, on découvre une discrète usine souterraine située à proximité du barrage des échelles d'Hannibal.

L'originalité de l'aménagement de la Coche réside dans son caractère mixte, c'est-à-dire que c'est à la fois un moyen de production d'énergie hydraulique et aussi un moyen de transport d'énergie des heures creuses sur les heures pleines par pompage, les quatre groupes de 80 mégawatts comprenant chacun un alternateur-moteur et une pompe turbine.

L'inauguration de ce barrage a eu lieu le vendredi 7 juillet 1978.

En 2014, la construction d'une nouvelle centrale appelée « la coche – pelton » a vu le jour pour se terminer en 2019.



Le village de Le Bois

SAINT-OYEN

Toponyme de Saint-Oyen

Le nom de la paroisse, puis de la commune, est celui de son saint patron, Oyen, en latin : Eugendus (v. 450-510), quatrième abbé de Condat dans le Jura, maintenant Saint-Claude.

Le village est situé à 600 m d'altitude sur une superficie de 211ha. C'est un village unique qui ne possède pas de hameau. Son altitude la plus élevée est à 1102m au Crêtet. Il est construit sur un replat dominant les déjections du Morel.

La fête de Saint-Oyen est le 1^{er} janvier. Une messe en l'église de St-Oyen est célébrée le 1^{er} dimanche suivant le 1^{er} janvier.

Durant l'occupation du duché de Savoie, période de la Terreur, la commune s'appela « Primejour » avant de redevenir Saint-Oyen en 1795.

« Primejour » signifie : le 1^{er} village du bassin d'Aigueblanche à recevoir le soleil le matin.

. Le gentilé des habitants est : Saint-Oyennais, Saint-Oyennaises.

. Le cours d'eau de St-Oyen : Le Nant Gaspard qui est, en partie, canalisé.

Son patrimoine :



Eglise Saint-Oyen

Eglise baroque datant de 1655 et consacrée le 5 septembre 1701 par Mgr François Amédée Millet d'Arvillars, alors évêque d'Aoste.

De l'église primitive, il ne reste que les fonds baptismaux à gauche de l'entrée.

L'église actuelle date de 1655. La voûte fut terminée en 1690. Le clocher a également été refait.

C'est l'une des nombreuses églises savoyardes construites ou reconstruites au 17^{ème} siècle dans le style baroque.

C'est une église simple, en forme de croix latine avec 3 travées séparées par des piliers cruciformes supportant une voûte d'arêtes. Les piliers, des piédroits à base ionique (c'est le seul cas en Tarentaise), sont surmontés d'un chapiteau ionique sur lequel repose un arc en plein cintre. Chaque pilier est surmonté d'un chapiteau ionique remarquable par ses volutes.

L'élément principal du décor de l'église est le retable majeur à la façade d'or et de couleurs avec un monumental tabernacle.



Le retable

C'est l'œuvre du sculpteur Jacques Antoine Todesco, originaire du Val-Sesia en Italie ; ce tabernacle est à 3 étages disposés en escalier.

De baroque l'église n'a que l'intérieur, l'extérieur, lui, est très simple. Le principal ornement de cette haute façade triangulaire est le portail, passage entre le monde profane et le monde religieux, sacré. La porte qui est en trois parties se compose d'un damier de seize panneaux ornés de losanges et de carrés.

Plus haut, sur la façade, dans une niche, une statue en bois polychrome de Saint-Oyen, saint patron du lieu qui veille sur la paroisse.

Chapelle Notre Dame du Puits



Chapelle Notre Dame du Puits

En passant entre deux maisons sur le chemin de la Raine qui nous emmène vers des petits jardins cultivés par les habitants du village, on trouve cette petite chapelle. De type guérite, crépi de gris clair, cet oratoire possède un toit à 2 pans couverts d'ardoises avec faîtière de tôle zinguée et auvent. Une niche plein cintre protégée par une grille avec partie basse et imposte, le tout peint en bleu clair. A l'intérieur, une peinture sur toile d'une Vierge à l'enfant et des petites statuettes.

Autrefois, l'endroit des petits jardins était planté de vignes.

Chapelle Saint-Roch



Chapelle Saint-Roch

Cette chapelle fut achevée en 1634, soit 4 ans après la peste de 1630. Elle fut dédiée à St-Roch, Saint Fabien et Saint Sébastien invoqués contre cette maladie.

Voie de passage des pèlerins, des marchands, des soldats entre la France et l'Italie, la Savoie fut particulièrement éprouvée par les épidémies de peste.

Les habitants de St-Oyen dotèrent la chapelle de biens et en eurent le patronage dès le commencement et le gardèrent jusqu'à la Révolution.

Vous découvrirez à l'intérieur de cette petite chapelle, par des ouvertures à claire-voie, quelques tableaux religieux accrochés sur les murs gris bleuté.

Le p'tit musée : Le p'tit musée installé récemment par l'association du village : « Saint-Oyen Jumelage et Patrimoine » est situé Place de la Mairie, au-dessus du four du village. Il regroupe différents objets, vêtements et récits, témoins de la vie des nos aïeux.



L'intérieur du p'tit musée

Le pressoir à vis

Dans le passage, appelé passage du pressoir, on trouve un pressoir à vis datant de 1797 acquis par la commune. Un aménagement sera réalisé afin de préserver les vieux matériels de nos aïeux qui sont entreposés à cet endroit.



Pressoir de 1797

Au cimetière

furent découvertes des tombes de type chamblandes, témoignage du passage des gaulois qui occupèrent également le quartier Verdun à Bellecombe.

Patrimoine funéraire

Deux Monuments aux Morts, l'un place de la mairie, l'autre à droite de l'entrée de l'église.

Circuit des Bachals

A Saint-Oyen, une particularité. Le village possède 12 bachals. (bachal est un mot patois désignant un bassin)

Un circuit a été tracé permettant de visiter le village fleuri au travers de ses bachals, en passant par l'église et les chapelles.

Au cours de ce parcours vous aurez un panorama sur le bassin d'Aigueblanche, et des vues sur le col de la Coche.

Jumelage

Saint-Oyen s'est « jumelé » avec d'autres villages nommés Saint-Oyen, leur saint patron étant le même : Eugendus. Le 21 septembre 1986, un acte solennel était signé entre 3 villages : Saint-Oyens (canton de Vaud), Saint-Oyen (vallée d'Aoste) et notre Saint-Oyen (Savoie)

Et le 13 août 2006 Saint-Oyen, lieudit de la commune de Montbellet, en Bourgogne, venait se joindre à nous. Nous sommes donc 4 maintenant !

Des rencontres ont lieu tous les deux ans dans l'un ou l'autre des villages et, dans l'année intermédiaire, des rencontres amicales sont organisées (sortie montagne chez nous, fête du jambon en Val d'Aoste, soirée théâtre dans le canton de Vaud, visite du pays mâconnais

Découvrez l'histoire de ce jumelage au travers du « refrain des Saint-Oyens » écrit à l'occasion d'une rencontre en juillet 2010 à Saint-Oyen (Val d'Aoste)

Le Refrain des Saint-Oyens

Rencontre jumelage
du 25 juillet 2010

Paroles : Jacqueline Arnault
Musique : Yves Salito

O Yé, O Yé
Vous êtes là, Nous sommes là, On est bien !
O Yé, O Yé
Amitié, devise des Saint-Oyens !

O Yé, O Yé
Siété qua, Siamo qua, Si sta béné !
O Yé, O Yé
Amicizia, motto dei Saint'Oyens !

Un homme au cours d'un voyage
Découvre un autre village
Blotti, en lisière des sapins
Qui s'appelait St-Oyen
Mais ce n'était pas le sien *au refrain*

Pour un devoir de mémoire
On rechercha dans l'histoire
Mais, ce n'est qu'au fil du temps
Qu'on s'aperçut vraiment
Qu'il y en avait autant *au refrain*

Des villages comme on les aime
Leur Saint Patron était le même
Alors, les villageois ravis
Se sont bien accueillis
Dans la joie, sans souci *au refrain*

Aujourd'hui nous sommes quatre
Et sans même être idolâtre
C'est, tous la main dans la main
Qu'on chante ce refrain
Celui des Saint-Oyens *au refrain*



Le village de Saint-Oyen

Bibliographie :

- . Une vieille vallée raconte ses souvenirs – *Yves Brèche – Lucien Chavoutier*
- . D’Aigueblanche à Valmorel – *Louis Chabert – Lucien Chavoutier*
- . Faîtes connaissance avec votre patrimoine – historique d’Aigueblanche – *Robert Perret – Jacques Gariéri*
- . Guide de l’Art et de la Nature – *Michel de la Torre*
- . Association Patrimoine et Culture d’Aigueblanche – *textes et photos*
- . Les monuments anciens de la Tarentaise - *Etienne Louis Borrel –*
- . Saint-Oyen(s) – Un Saint... 3 villages – *Administration Communale des 3 villages*
- . Aigueblanche autrefois – *Textes et photos de Joël Simond*
- . Histoire des communes savoyardes – *Marius Hudry*
- . Savoie baroque – *Dominique Peyre*

Crédit Photographique :

Association Patrimoine et culture d’Aigueblanche

Nicole Lachenal

Jean-Luc Cadenel

Joël Simond

Jacqueline Arnault